

Extrême-Orient  
Extrême-Occident

## Extrême-Orient Extrême-Occident

32 | 2010

Faux et falsification en Chine, au Japon et au Viêt Nam

---

# Comprendre l'affaire de falsification d'outils paléolithiques de 2000. Histoire de l'archéologie paléolithique et de l'homme fossile au Japon

*Understanding the Case of Paleolithic Tool Falsification at the Start of the New Century – A History of Paleolithic Archaeology and Fossil Man in Japan*

Arnaud Nanta

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/extremeorient/118>  
DOI : 10.4000/extremeorient.118  
ISSN : 2108-7105

### Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

### Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2010  
Pagination : 193-220  
ISBN : 978-2-84292-263-4  
ISSN : 0754-5010

### Référence électronique

Arnaud Nanta, « Comprendre l'affaire de falsification d'outils paléolithiques de 2000. Histoire de l'archéologie paléolithique et de l'homme fossile au Japon », *Extrême-Orient Extrême-Occident* [En ligne], 32 | 2010, mis en ligne le 01 octobre 2013, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/extremeorient/118> ; DOI : 10.4000/extremeorient.118

---

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© PUV

---

# Comprendre l'affaire de falsification d'outils paléolithiques de 2000. Histoire de l'archéologie paléolithique et de l'homme fossile au Japon

*Understanding the Case of Paleolithic Tool Falsification at the Start of the New  
Century – A History of Paleolithic Archaeology and Fossil Man in Japan*

Arnaud Nanta

---

Comment expliquer, face à ce qui devait apparaître  
comme l'une des supercheries les plus réussies de  
l'histoire de la paléanthropologie moderne,  
l'erreur d'une grande partie du monde scientifique  
du moment ?

(Pierre Fournier, à propos de l'affaire Piltdown) <sup>1</sup>

- <sup>1</sup> À l'aube du 5 novembre 2000, sur le site paléolithique de Kami-Takamori 上高森遺跡 (région du Tôhoku, nord-est du Japon), à l'affût d'un nouveau « scoop », une équipe du quotidien *Mainichi shimbun* 毎日新聞 surprend l'archéologue Fujimura Shin. ichi 藤村新一<sup>2</sup>, vice-directeur du Centre de recherche sur la culture paléolithique du Tôhoku (Tôhoku kyû-sekki bunka kenkyûjo 東北旧石器文化研究所), en train de disposer l'outillage lithique qu'il entend « découvrir » au cours des fouilles du lendemain. Éclate alors ce que la presse va qualifier d'« affaire de falsification d'outils paléolithiques » (*kyû-sekki netsuzô jiken* 旧石器捏造事件). Très largement relayé dans les médias auprès de l'opinion, ce scandale va appeler une très vive réaction de l'Association japonaise d'archéologie, qui va procéder à la contre-expertise des sites où avait œuvré l'homme à la « main divine » (*kami no te* 神の手), du surnom que lui avaient donné les journalistes à la suite d'une assez longue et retentissante série de « découvertes ». Ces contre-expertises, menées avec rapidité et efficacité par une Commission spéciale d'enquête sur le problème

des outils des Paléolithiques inférieur et moyen (Zen-chûki sekki mondai chôsa tokubetsu iinkai 前中期石器問題調査特別委員会), instituée par l'Association nationale, mirent en évidence une entreprise quasi systématique de falsification d'artéfacts des temps les plus reculés du Paléolithique japonais. Se retrouvaient invalidées la majorité des travaux réalisés depuis 1976, voire plus anciens encore, ainsi que la thèse d'une présence humaine sur l'archipel remontant à 500 000 ou 600 000 ans. Fruits du travail de cet organisme, deux rapports – intermédiaire en mai 2001, final en mai 2003 – établirent, outre les sites incriminés directement liés à Fujimura, une liste fournie d'articles dont la valeur scientifique était dorénavant à considérer comme partiellement ou intégralement nulle et non avenue .

- 2 Dès lors, un certain décalage ne manque pas de surprendre entre, d'une part, cette affaire de falsification de grande ampleur, courant sur des décennies et, d'autre part, la diligence et l'efficacité avec laquelle l'Association japonaise d'archéologie (Nihon kôkogaku kyôkai 日本考古学協会) jugea et trancha, une fois le scandale avéré. En réalité, le monde archéologique japonais éprouvait une défiance générale pour la recherche paléolithique menée dans le Nord-Est. Et « l'affaire » dérive d'un « piège » tendu au Centre de recherche sur la culture paléolithique du Tôhoku par l'archéologue Takeoka Toshiki 竹岡俊樹 (né en 1950) et le paléoanthropologue Baba Hisao 馬場悠男 (né en 1945), alors directeur du département Anthropologie au Muséum national des sciences (Kokuritsu kagaku hakubutsukan 国立科学博物館)<sup>3</sup>. Impuissants à contrer la pression des médias, Baba et Takeoka jugèrent préférable de les utiliser. Un congrès sur le Paléolithique du Tôhoku devait se tenir en novembre 2000 à Chichibu 秩父市 (département de Chiba) et une nouvelle « découverte » l'aurait sans doute précédé. De là, la surveillance effectuée par le *Mainichi*, puis le « scoop ».
- 3 Ce n'est donc pas tant sur Fujimura lui-même qu'il faut se pencher. Celui-ci était l'homme de main de certains chercheurs qui avaient tenté avant lui de démontrer l'existence d'un Paléolithique inférieur au Japon. Le présent article se penchera donc sur l'histoire de la recherche paléolithique et de la poursuite de l'homme fossile dans ce pays. Pour ce faire, nous réfléchirons d'abord sur le rapport général entre identité nationale et archéologie moderne, et sur les objets d'étude de cette dernière. Dans un deuxième temps seront analysés les débats de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle au Japon et en Europe occidentale, puis, dans la partie suivante, les découvertes paléolithiques dans l'archipel après 1949 et les tensions entre groupes universitaires. Enfin, dans un quatrième temps seront évoqués les autres acteurs de cette affaire, la réception de ces découvertes et le rôle des médias. Parallèlement, nous interrogerons le faux archéologique comme pratique sociale moderne, et reviendrons sur le contenu du « Paléolithique inférieur » proposé par les chercheurs du Tôhoku.

## L'archéologie et ses enjeux

- 4 Afin de se pencher sur cette affaire de faux, et de pouvoir analyser les protocoles de vérification de l'archéologie japonaise et son attitude générale vis-à-vis de ces falsifications, il est nécessaire de présenter au préalable l'organisation concrète de cette discipline. L'ancienneté des archéologies japonaise et ouest-européenne justifie une étude comparée de leurs fonctionnement et enjeux au moins à partir de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle. Une telle remise en perspective historique permettra d'éclairer les dynamiques de la recherche paléolithique en général et japonaise en particulier, que nous

présenterons ensuite, et de montrer le caractère en réalité banal de « l'affaire de falsification d'outils paléolithiques » de 2000.

- 5 Tout comme l'archéologie ouest-européenne, sa consœur japonaise a, elle aussi, une longue histoire. Elle est en outre la seule en Asie Orientale à avoir connu un développement endogène, alors que toutes les autres (malgré des racines prémodernes discutées) procèdent à divers degrés de la colonisation. Comme ses homologues ouest-européennes, l'archéologie japonaise puise ses racines dans une prise de conscience et un questionnement vis-à-vis du passé qui débouchèrent sur des pratiques de classification concrètes et un mouvement appelé par les historiens « antiquarisme ». Cette dynamique remonte à la Renaissance en France ou en Italie <sup>4</sup>, ou bien à des réseaux savants formés au XVIII<sup>e</sup> siècle au Japon qui saisirent eux aussi en tant qu'artéfacts façonnés par l'homme l'industrie de ce qui allait ensuite être appelé la Préhistoire <sup>5</sup>.
- 6 Dans tous ces pays, la recherche savante sur le passé a été institutionnalisée au XIX<sup>e</sup> siècle au sein de superstructures universitaires mises en place au sein des États-nations modernes, avec un décalage qui n'est que relatif. L'archéologie s'est ensuite imposée comme le « plus national des savoirs » selon le mot de l'archéologue allemand Gustaf Kossinna (1858-1931). Elle en est venue très naturellement à remplir ce rôle, cela précisément parce qu'elle recherchait les « origines » des nations nouvelles et qu'elle tentait de démontrer leur grande ancienneté. Cet effort était parallèle à celui du « roman national » élaboré par les nouvelles historiographies de la même époque <sup>6</sup>. Les discours de l'histoire sont alors passés, dans l'ensemble de l'Europe occidentale, de descriptions généalogiques des lignées royales à une surfocalisation sur un « corps national » souvent saisi comme une entité biologique, voire comme une race <sup>7</sup>.
- 7 Autrement dit, l'archéologie doit être à la fois considérée comme un savoir scientifique relativement récent (au-delà de sa filiation antiquariste), et elle a été d'emblée davantage préoccupée par les origines de la nation plutôt que par la reconstitution scientifique des sociétés du passé. Ces éléments concourent à expliquer pourquoi l'archéologie est d'abord née chez les puissances en besoin de légitimation nationale au XIX<sup>e</sup> siècle, aussi bien en Extrême-Orient (au Japon), qu'en Europe occidentale ou en Scandinavie. L'archéologie est intimement liée à l'identité nationale – c'est-à-dire au nationalisme au sens large – car elle a toujours été l'un des ferments de l'élaboration identitaire des communautés ainsi définies depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, ou de la « reconstruction » de ces identités après la chute des empires coloniaux au XX<sup>e</sup> siècle, dans les ex-colonies mais aussi dans les ex-métropoles. Elle eut à ce titre un rôle central dans la compétition entre États-nations où « science nationale » et chauvinisme se sont fréquemment superposés.
- 8 Dans le cas de la France, cette « archéologie nationale » naquit sous le Second Empire <sup>8</sup>, notamment au travers du grand programme de fouilles lancé par Alexandre Bertrand (1820-1902) en 1860-1865 à Alésia – fouilles concernant la Protohistoire française, commandées par Napoléon III, et sources de polémiques depuis <sup>9</sup>. Le mythe gaulois, voué à un grand avenir, allait être avec la Révolution française l'un des deux piliers de la légitimité de la III<sup>e</sup> République. Une importance similaire de la Protohistoire nationale apparaît au sein de la Société d'anthropologie de Tôkyô (Tôkyô jinruigakkai 東京人類学会), fondée en 1884 au sein de l'Université impériale et qui traitait à la fois d'anthropologie et d'archéologie, puis de la Société d'archéologie (société nationale), fondée en 1895 et liée au Muséum impérial de Tôkyô, et enfin, en 1916, avec la chaire d'Archéologie de l'Université impériale de Kyôto. Les chercheurs de ces trois institutions

se sont eux aussi penchés sur la Protohistoire de l'archipel, c'est-à-dire sur ce qui était considéré comme relevant des ancêtres des Japonais et du processus de formation de l'État au Japon.

- 9 Il convient d'avoir à l'esprit que l'archéologie antique (le monde gréco-romain en « Europe », l'Antiquité Heian au Japon), englobant éventuellement l'archéologie protohistorique (la période des Gaules pré-romaines en France, les périodes Yayoi et Kofun au Japon, soit du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle de notre ère <sup>10</sup>), d'une part, et, d'autre part, l'archéologie préhistorique, portant sur le peuplement « prénational », ont toujours été séparées. De plus, le peuplement préhistorique a longtemps été considéré comme barbare, et de ce fait clairement différencié du peuplement « national », que ce soit en France, au Japon ou ailleurs <sup>11</sup>. L'étude de la Préhistoire a été historiquement rattachée à l'anthropologie physique et raciale notamment pour cette raison, et son apparition fut d'ailleurs tardive au sein des institutions de recherche en France, au CNRS en 1948 dans la section « Anthropologie – Ethnologie – Préhistoire » (1948-1992). Au Japon, la Préhistoire Jōmon (-10 000 à -300) ne fut elle aussi intégrée plus largement au sein de la recherche qu'après la Seconde Guerre mondiale et ne fut pleinement reconnue que dans les années 1980 <sup>12</sup>.
- 10 Il est impossible d'évoquer « une archéologie » au singulier, aussi bien au Japon qu'en France, puisqu'il s'agit d'un champ fort large dont les spécialistes sont différents et traitent de périodes bien distinctes : Protohistoire Yayoi-Kofun, Antiquité, Moyen Âge, puis, plus loin vers le passé, Mésolithique Jōmon <sup>13</sup>, Paléolithique, ou Quaternaire de façon globale (Holocène, et, au-delà, Pléistocène). Ces spécialistes relèvent également de structures différentes, qui peuvent être universitaires (départements d'universités) ou para-universitaires (sociétés savantes nationales ou régionales, organisations privées). L'Association japonaise d'archéologie, fondée en 1948, n'est qu'une fédération vouée à relier les chercheurs étudiant des sites qui vont de la Préhistoire au Moyen Âge. Ces structures ne peuvent se contrôler les unes les autres, ce qui, au sein d'un champ clairement défini, conduit à un phénomène de segmentarisation entre chaque spécialité de ce champ. Ce morcellement disciplinaire, constatable aussi en France, est cependant renforcé par un caractère régional marqué de l'archéologie japonaise récente et, surtout, par le poids des sociétés savantes locales, largement autonomes, ce qui a été fort problématique dans le présent cas <sup>14</sup>. En ce sens, bien que traitant du « fait national », l'archéologie japonaise d'aujourd'hui n'est plus du tout une « archéologie nationale ».
- 11 Ces deux éléments de nature structurelle font qu'il est, dans certains cas, difficile de remettre en question les résultats produits par telle université ou tel centre. Ces caractéristiques ont vu leurs effets se cumuler dans le cas de la recherche paléolithique menée au nord-est du Japon, et plus précisément à l'intérieur du département de Miyagi ou de sa périphérie. Un troisième élément doit enfin être invoqué, à savoir le relatif manque d'intérêt de l'archéologie japonaise en général pour le Paléolithique en particulier.

## Le Paléolithique, l'homme fossile et la compétition internationale dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle

- 12 Qu'est-ce qui a fait débat durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle dans la perspective d'une « archéologie nationale » ? Tout d'abord le lien entre Préhistoire en amont et

Protohistoire en aval, c'est-à-dire la question de savoir comment articuler la *Vorgeschichte* jusque-là saisie comme altérité à la *Urgeschichte* par définition nationale, pour reprendre la terminologie de Kossinna. Cette question perdue de nos jours, sous une autre forme. Parallèlement, un autre point, lui aussi persistant de nos jours, a concerné la profondeur temporelle du peuplement préhistorique, redéfini au XX<sup>e</sup> siècle comme « national ». C'est ici que peuvent se poser la question de la présence d'un âge paléolithique (c'est-à-dire avant le Mésolithique Jômon pour ce qui est de l'archipel japonais) et le débat autour de l'homme fossile, même si historiquement la Protohistoire fut un enjeu plus important <sup>15</sup>.

- 13 Sans entrer dans le détail de cette histoire des sciences <sup>16</sup>, notons succinctement qu'avant 1945, à l'ère des empires coloniaux, les discours savants estimaient que les Japonais s'étaient formés par métissage durant les périodes protohistoriques Yayoi-Kofun. En conséquence, une césure absolue était établie entre Préhistoire (Jômon) et Protohistoire <sup>17</sup>. Le Jômon était considéré comme relevant d'un autre peuple identifié aux « ancêtres des Aïnous » ; ce peuple aurait été chassé par les porteurs de la culture protohistorique, suivant un modèle invasif ou dit de substitution raciale, tout à fait classique pour l'époque (Barbares/Gaulois/Francis, etc.).
- 14 La question d'une présence paléolithique sur l'archipel japonais ne se posait alors pas, et était même réfutée par tous les universitaires. Les archéologues et paléoanthropologues japonais les plus reconnus des décennies 1920 et 1930, tels que Hamada Kôsaku 濱田耕作 (1881-1938), directeur du département Archéologie de l'Université impériale de Kyôto, Kiyono Kenji 清野謙次 (1885-1955), paléoanthropologue et archéologue de la même université, Torii Ryûzô 鳥居龍蔵 (1870-1953) de l'Université impériale de Tôkyô, ou encore les chercheurs du département Paléoanthropologie de l'Université impériale du Tôhoku (sans lien avec ceux évoqués en introduction), estimaient unanimement que le peuplement de l'archipel le plus ancien remontait au Jômon (et relevait donc de populations non japonaises).
- 15 Dans un même temps, tous ces universitaires suivaient avec intérêt les nombreuses découvertes d'hommes fossiles qui se succédaient en Europe occidentale (Grande-Bretagne non incluse) depuis la découverte de Néandertal en 1856 en Allemagne, ainsi qu'en Chine autour de 1930, lors des fouilles dirigées par le Canadien Davidson Black (1834-1934) à Zhōukǒudiàn 周口店 (ou Choukoutien, dans la banlieue de Pékin), poursuivies par l'Allemand Franz Weidenreich (1873-1948). Ces fouilles permirent de mettre au jour l'Homme de Pékin (1927), de classe *Homo erectus* – d'une très grande ancienneté, supérieure à 300 000 ans <sup>18</sup>. L'ensemble de ces découvertes jouait un rôle important au sein des « savoirs nationaux » et de la compétition inter-Étatique, chaque pays se livrant à une course à la recherche de l'homme fossile <sup>19</sup>. Cependant, chercheurs allemands, français, japonais et chinois étaient en contact en Chine et au Japon, concernant ces fouilles en Extrême-Orient ; Torii (alors représentant japonais auprès de l'Institut international d'anthropologie, à Paris, et qui menait d'intenses fouilles en Chine) correspondait avec le paléoanthropologue français Marcellin Boule (1861-1942), et Kiyono reçut Weidenreich à Kyôto.
- 16 C'est dans ce contexte que la question du Paléolithique sur l'archipel japonais fut soulevée une première fois en 1931. L'archéologue amateur Naora Nobuo 直良信夫 (1902-1985) mit à jour à Akashi 明石市 (banlieue de Kôbe) un bassin d'hominidé qu'il jugea être celui d'un *Homo erectus*. Bien que l'on ne puisse pas établir une dichotomie simpliste entre « universitaires » et « non universitaires », le poids des amateurs ne peut être ici négligé. Naora s'attira de virulentes critiques de la part de presque tous les archéologues et

paléoanthropologues japonais, qui, à une époque où la controverse scientifique était davantage pratiquée que de nos jours, estimèrent avoir affaire soit à une *erreur* d'expertise manifeste soit à une *falsification* consciente. Kiyono jugea les preuves insuffisantes, tandis que Torii estima, dans des articles agressifs, que « l'outillage paléolithique » découvert par Naora correspondait en réalité à des éolithes, c'est-à-dire des formations naturelles. Makiyama Jirô 横山次郎 (1895-1986), alors maître de conférences à l'Université impériale de Kyôto et qui réalisa une contre-expertise sur le terrain, estima jusqu'à la fin de sa vie que le bassin d'Akashi était un ossement plus récent, intentionnellement « falsifié » afin de paraître plus ancien qu'il ne l'était. Il qualifia l'Homme d'Akashi de rien de moins qu'une « affaire Piltdown japonaise »<sup>20</sup>.

- 17 L'avis et la prudence des archéologues et des paléoanthropologues japonais de l'époque ne pourraient être mieux soulignés. Mais ces critiques nous ramènent à l'affaire de falsification archéologique la plus importante du *xx<sup>e</sup>* siècle, à savoir l'affaire Piltdown. Commencée en 1912 en Grande-Bretagne, elle n'était alors pas encore réglée en 1931, puisque ce n'est qu'en 1953 que la falsification fut formellement admise. Crâne humain monté sur une mâchoire d'orang-outan, qui plus est entouré d'artéfacts curieusement disposés, eux aussi falsifiés, l'Homme de Piltdown fut un moment considéré comme rien de moins qu'un « chaînon manquant » de l'Humanité. Cela malgré la suspicion des plus grands spécialistes du continent, tels Boule, puis Henri V. Vallois (1889-1981), qui avaient davantage d'expérience en ce domaine du fait du nombre important de découvertes d'hommes fossiles sur le continent. Lorsque Vallois effectua une visite au British Museum en 1940 pour réaliser une expertise de « l'Homme de Piltdown », rebaptisé *Homo eoanthropus dawsoni*, il lui fut signifié qu'il ne pourrait pas manipuler les ossements et qu'il devrait les observer à distance. Lors de son retour à Paris, son doute se mua en conviction : les restes de squelette en question avaient été retouchés<sup>21</sup>. Ces avis ne suffirent pourtant pas à convaincre les scientifiques : il fallut l'unanimité à ce sujet *en Grande-Bretagne* pour que l'affaire soit définitivement considérée comme une falsification.
- 18 S'il a pu être écrit que les faussaires cherchaient aussi à railler le modèle évolutionniste de Charles Darwin (*Origin of Species*, 1859), voire qu'il s'agissait d'une plaisanterie<sup>22</sup>, il faut surtout considérer dans l'affaire Piltdown, qui « leurra » le monde archéologique et paléoanthropologique ouest-européen ainsi que les opinions publiques durant quarante et une années, sa dimension centrale au sein de la compétition chauvine entre « savoirs nationaux ». Qu'une affaire de falsification concernant l'homme fossile se soit déroulée précisément en Grande-Bretagne – c'est-à-dire *dans le seul État-nation d'Europe de l'Ouest où aucun homme fossile n'avait pu être retrouvé*, alors que les découvertes se succédaient rapidement après 1856 sur le continent, notamment chez les Allemands – ne doit rien au hasard. Cette caractéristique est d'ailleurs commune avec le bassin d'Akashi puisque celui-ci fut l'objet d'un premier débat à une époque où le Paléolithique n'était pas reconnu sur l'archipel japonais. La réhabilitation de ce bassin en 1948 allait marquer le début d'une série de découvertes au Japon, et d'une poursuite du passé profond toujours plus en arrière dans le temps.

## Comment le Paléolithique s'est imposé au Japon entre 1949 et 1981

- 19 Les affaires de faux constituent, en archéologie et en paléoanthropologie, comme dans les autres disciplines scientifiques, des « catharsis » qui permettent ensuite la mise en place de protocoles d'expertise plus rigoureux et plus sévères, ainsi qu'une prise de conscience des limites ne pouvant être franchies, autorisant de la sorte la discipline à réellement prendre son essor. En ce sens, on pourrait considérer dans une première approche que « l'affaire de falsification d'outils paléolithiques » au Japon, mise en vis-à-vis avec « l'affaire Piltdown » en Europe, aurait joué un rôle positif au sein de la discipline au Japon dans son versant paléolithique. Les archéologues (en tant qu'acteurs d'un champ scientifique) ont dû reposer la question même du Paléolithique au Japon, dont la recherche était jusque-là partiellement isolée. Ils ont également commencé à discuter plus précisément de questions protocolaires telles que les expertises liées à la chaîne opératoire. Si, comme pour Piltdown, des éléments relatifs à l'identité nationale et à la poursuite d'un passé profond ont été à l'œuvre dans « l'affaire de falsification d'outils paléolithiques » japonaise, d'autres causes nous ramènent cependant à des traits structurels, déjà évoqués<sup>23</sup>, au contexte particulier de l'après-décolonisation dans les décennies 1950-1970, ou encore à des tensions intra-universitaires.
- 20 Le Paléolithique, dont l'existence était réfutée avant 1940-1945, ressurgit du sol japonais en 1949 avec les fouilles menées à Iwajuku 岩宿遺跡, site découvert par Aizawa Tadahiro 相沢忠洋 (1926-1989), un archéologue amateur, qui était lui aussi fort préoccupé par l'existence du Paléolithique sur l'archipel<sup>24</sup>. Son enthousiasme fut accueilli positivement par Serizawa Chôsuke 芹沢長介 (1919-2006), alors doctorant à l'Université Meiji (Tôkyô), qui éprouvait aussi un intérêt pour le Paléolithique national<sup>25</sup>. Ces fouilles furent menées par l'une des figures majeures de l'archéologie de l'après-guerre, Sugihara Sôsuke 杉原荘介 (1913-1983), qui était l'un des directeurs de fouilles sur le site protohistorique de Toro 登呂遺跡 – essentiel pour la période Yayoi – en 1947 aux côtés de l'historien Imai Toshiki 今井登志喜 (1886-1950)<sup>26</sup>. Iwajuku servit ensuite de typologie de base pour le Paléolithique (types Iwajuku I et Iwajuku II).
- 21 Que s'était-il passé entre 1931 et 1949 pour que le Paléolithique puisse être accepté au Japon, et, surtout, pour que le monde universitaire changeât si radicalement de position ? Outre le facteur primordial constitué par l'alternance générationnelle<sup>27</sup>, qui facilite une transition épistémologique comme l'a souligné Thomas Kuhn<sup>28</sup>, deux éléments doivent ici être pris en compte. Premièrement, le poids des mentalités d'une époque dans une acception forte du terme, c'est-à-dire le poids d'une *épistémè* dans un processus de « découverte » scientifique. Afin qu'une découverte soit acceptée par la communauté scientifique ou par le public, elle doit correspondre à une attente précise des acteurs sociaux, scientifiques compris. Deuxièmement, de façon liée, un repli de l'archéologie japonaise depuis le colonial vers le national, après la perte irrémédiable de l'empire colonial en 1945<sup>29</sup>. Ce retrait fut central dans la reformulation d'une identité nationale dorénavant centrée sur l'archipel et dans celle des thématiques scientifiques associées. Autrement dit, le Japon dut se penser autrement, selon un processus de re-« nationalisation » au sens de Benedict Anderson<sup>30</sup>. Il s'agit donc d'une transformation du contenu de l'idée de nation au sens large, et non pas de « nationalisme » dans l'acception étroite actuelle de ce terme<sup>31</sup>. L'identité était désormais perçue selon une



continuité entre Préhistoire et Protohistoire, c'est-à-dire en termes d'unité biologique sans métissage avec des populations allogènes – un constat identique a d'ailleurs été fait, encore une fois, pour la Grande-Bretagne <sup>32</sup>.

- 22 La thèse dite de la micro-évolution (*shô-shinka* 小進化) depuis la Préhistoire jusqu'à nos jours apparut en 1948 lorsque Hasebe Kotondo 長谷部言人 (1882-1969), président de la Société japonaise d'anthropologie <sup>33</sup> entre 1951 et 1969, réhabilita le bassin d'Akashi devant l'Association de géologie (Chishitsu gakkai 地質学会) et déclara qu'il s'agissait d'un bassin d'*Homo erectus* <sup>34</sup>, rebaptisé *Nipponanthropus akashiensis*. Cette théorie fut ensuite développée dans les années 1950 – après la chute de l'empire colonial –, autour de Suzuki Hisashi 鈴木尚 (1912-2004), ancien élève de Hasebe en poste à l'Université de Tôkyô, qui s'appuya sur de nombreuses découvertes de squelettes anciens lors de la reconstruction des grandes villes de l'archipel bombardées en 1945. Cette thèse resta dominante au sein des interprétations scientifiques jusqu'au milieu des années 1980, moment où elle fut sévèrement critiquée par le paléoanthropologue Hanihara Kazurô 埴原和郎 (1927-2004), l'archéologue protohistorien Sahara Makoto 佐原真 (1932-2002) et l'historien Amino Yoshihiko 網野善彦 (1928-2004) <sup>35</sup>. Un tel modèle insistant sur la continuité biologique allait cependant contre « l'histoire impériale » antérieure, qui mettait en avant « l'arrivée des Japonais » autour de la famille impériale durant la Protohistoire <sup>36</sup>. Outre le poids de la décolonisation, cette thèse continuiste élaborée après 1948-1949 doit donc aussi être interprétée dans ce cadre, c'est-à-dire comme une critique des discours monarchistes tenus par les conservateurs.
- 23 Deux autres éléments, touchant à l'archéologie en général et au cas japonais en particulier, peuvent encore être soulignés. Tout d'abord, le poids écrasant de la donnée factuelle, dans les sociétés modernes où un certain positivisme scientifique « sanctifie » la preuve empirique. Ce trait est encore plus prononcé au sein de la recherche paléolithique et paléoanthropologique, où chaque nouvelle découverte est susceptible de bouleverser les modèles antérieurs. Les périodes les plus anciennes sont en effet les moins bien documentées, à la différence des protohistoires, aujourd'hui mieux connues. Ensuite, le fait que, changement épistémologique ou non, ces découvertes paléolithiques n'aient pas été sans rendre perplexe la communauté des archéologues japonais dans son ensemble, au-delà des chercheurs travaillant exclusivement – et *en exclusivité*, du fait de la segmentarisation périodico-régionale de la recherche et du poids des sociétés savantes – sur le Paléolithique.
- 24 La raréfaction des terrains d'étude après 1945, au regard des années antérieures, renforça par contre le degré de précision des fouilles menées sur le terrain national, du fait du nombre accru des chercheurs (nombreux étaient revenus des colonies) et aussi grâce à l'application de méthodes novatrices (fouilles, chronologies, modèles interprétatifs, etc.) testées sur les terrains coloniaux, notamment en Mandchourie et en Corée après 1905-1910. Concernant le Paléolithique, il s'agissait aussi de nouvelles technologies : la couche de cendres volcaniques recouvrant le Japon (couche *loam*), censée ne rien contenir et sous laquelle rien n'aurait été enseveli, fut étudiée en détail dans les années 1950 <sup>37</sup>. La mise en évidence de deux couches spécifiques – supérieure, Iwajuku II et inférieure, Iwajuku I –, confirma qu'un nouveau champ d'étude s'ouvrait pour le Paléolithique.
- 25 En parallèle, la période Jômon et donc la Préhistoire, jusque-là relativement négligée mais désormais considérée comme « japonaise », eut droit à une attention renouvelée de la part des universitaires ; l'intérêt du grand public à son égard dut attendre la décennie 1990. Il existe ainsi, au Japon comme ailleurs, une relation claire entre la conception du

fait national et les thématiques suivies par la recherche – bien que cette relation ne soit pas mécanique, la précision de la connaissance sur la Préhistoire ayant elle aussi un rôle évident. Les efforts des décennies 1950-1970 débouchèrent sur de grandes synthèses concernant la période mésolithique Jōmon et l'ensemble de la Protohistoire (périodes Yayoi et Kofun), qui ont été publiées entre 1981 et 1998 chez Yūzankaku 雄山閣, éditeur spécialisé en archéologie<sup>38</sup>. Ces trois périodes ont constitué, avec l'étude de l'Antiquité, et dans une moindre mesure le Moyen Âge, les principaux sujets de l'archéologie postérieurement à 1945.

- 26 Qu'en était-il du Paléolithique durant cet intervalle ? Outre une distinction à opérer entre l'ouest du Japon, la région du Kantō (Tōkyō-Yokohama), et encore le nord de l'archipel (région du Tōhoku et île de Hokkaidō) – cette dernière région étant moins importante pour l'étude de la Protohistoire ou de l'Antiquité, dont les terrains de fouille sont surtout situés dans l'ouest de l'archipel –, le relatif désintérêt des archéologues pour le Paléolithique revêt ici un sens particulier. Déjà parce que son existence n'allait pas de soi. À l'encontre de l'imagerie holiste d'un « consensus » japonais ou asiatique, le Paléolithique fut accueilli par des réactions dubitatives lors de la présentation par Sugihara des résultats des fouilles conduites à Iwajuku, lors du quatrième congrès de l'Association japonaise d'archéologie en octobre 1949<sup>39</sup>. L'importance de ces résultats fut ensuite soulignée en Europe à partir de 1953<sup>40</sup>. La datation des outils trouvés à Iwajuku et des deux couches de cendres volcaniques fit longtemps débat. La question est centrale puisque l'existence du Paléolithique lui est intrinsèquement liée, de par le faible volume de données pour ces temps très anciens.
- 27 Ces deux points (datation et présence d'un Paléolithique supérieur, c'est-à-dire récent au Japon), furent définitivement réglés en 1953-1956, d'abord avec la datation des couches de cendres volcaniques, puis grâce à la découverte de l'homme fossile dans le pays, notamment à Okinawa (Minatogawa 港川) en 1970-1971<sup>41</sup>. Cependant, bien que l'authenticité d'Iwajuku I et II, c'est-à-dire du Paléolithique supérieur (intervalle allant entre 12 000 et 30 000 ans) japonais ait été admise, les chercheurs restaient suspicieux au-delà de 30 000 ans, et considéraient la recherche menée à ce sujet comme relevant d'*a priori* plutôt que de résultats scientifiquement démontrés.
- 28 Au début des années 1960, le champ paléolithique avait donc une existence récente. Les spécialistes s'y comptaient sur les doigts d'une main en comparaison avec les autres périodes étudiées. Et pourtant, c'est à ce moment que démarra une course à la recherche du site le plus ancien, course menée autour de Serizawa, déjà mentionné et devenu professeur à l'Université Meiji. Il soutint en 1964 que le site de Niu 丹生遺跡, dans le département de Ōita (ouest du Japon), relevait du Paléolithique inférieur<sup>42</sup>. Ses articles soulevèrent une polémique entre les archéologues : les chercheurs de la Kodaigaku kyōkai 古代学協会 (Association des études antiques) de Kyōto menèrent six années durant des fouilles à Niu, mais ne purent pas confirmer les résultats de Serizawa. L'unique artefact qu'ils découvrirent fut considéré avec méfiance. L'année précédente, en 1963, Serizawa avait été obligé de quitter son université suite à un heurt avec son ancien professeur. Sugihara avait en effet proposé une définition restrictive du Paléolithique de l'archipel, puis dénia son existence au-delà de 30 000 ans. Il critiqua ensuite les résultats de Serizawa, en 1967, dans l'article retentissant : « *Sugihara's hypothesis* o yabutte hoshii » [Que l'on essaie de défaire mon hypothèse]<sup>43</sup>. Serizawa prit alors un nouveau poste à l'université du Tōhoku (département de Miyagi) et se mit à fouiller essentiellement les sites de la région ou du nord du Kantō. Dans ce texte de 1967, Sugihara exigeait plus de

prudence à propos des Paléolithiques moyen et inférieur ; il estimait également que les artefacts présentés par Serizawa devaient en réalité être des éolithes.

- 29 Et pourtant, une controverse persistante sur l'existence d'une culture paléolithique sur l'archipel était en train d'éclater (*kyû-sekki jidai bunka sonpi ronsô* 旧石器時代文化存否論争), faisant fi de la prudence préconisée par Sugihara. Ce débat se poursuivit jusqu'aux années 1980. Pour commencer, Serizawa dirigea en 1970 une série de fouilles sur le site d'Iwajuku D, où il estima avoir mis en évidence une couche du Paléolithique inférieur ; la datation de ce site n'a en réalité jamais fait consensus, et fut critiquée y compris par Sugihara<sup>44</sup>. Les relations entre universitaires étaient même si mauvaises que les chercheurs de l'université Meiji appelaient les outils lithiques de Serizawa du nom de « *Chôsuke sekki* » 長介石器 (« outils lithiques de Chôsuke », de son prénom), ou bien, dénomination qui fera long feu, de « *kamisama sekki* » 神様石器, soit d'« outils lithiques divins »<sup>45</sup>. Le poids des conflits de pouvoir inter-universitaires ne doit pas être sous-estimé, bien que dans le présent cas ceux-ci relèvent davantage de l'effet que de la cause.
- 30 Dans ce contexte général, une découverte d'importance fut brusquement réalisée en 1976 au site de Zazaragi 座散乱木遺跡 (département de Miyagi), dans la région du Tôhoku où était justement implanté Serizawa. Zazaragi, parfois appelé « le deuxième Iwajuku », fut fouillé par un groupe de disciples de Serizawa et tranchait avec le site de Niu pour lequel aucune datation définitive ne put jamais être arrêtée, malgré les assertions de Serizawa. Certains de ces disciples étaient ses élèves, d'autres étaient des archéologues amateurs. Mais tous avaient en commun une volonté de démontrer, artefacts à l'appui, la véracité des thèses de Serizawa. Ce groupe, affilié au Centre de recherche sur la culture paléolithique du Tôhoku, mentionné en introduction et plus ou moins lié à l'Université du Tôhoku, comptait en son sein des personnes comme Fujimura Shin. ichi, Okamura Michio 岡村道雄 (né en 1948)<sup>46</sup>, qui avait rédigé le rapport pour « Iwajuku D », ou encore Kamata Toshiaki 鎌田俊昭 (né en 1944), futur directeur du centre. Ils furent tous associés à l'ensemble des fouilles qui ont suivi.
- 31 Ces fouilles furent en outre toujours concentrées sur le département de Miyagi : Zazaragi fut fouillé trois fois entre 1976 et 1981, suivi par le site de Nakamine C 中峰C遺跡 (1983), daté d'environ 400 000 ans pour ses strates les plus profondes et estimé sans équivalent au Japon. Les outils lithiques découverts à Nakamine C furent pourtant jugés « d'une forme inclassable » par les autres archéologues, et même sans équivalents dans le monde. Suivit ensuite Baba-dan A 馬場壇A遺跡 (1984), dont l'outillage et les artefacts furent généreusement mis en rapport avec ceux de Nakamine C par Okamura, qui alla même jusqu'à estimer que ce site donnerait des réponses quant à la transition de l'*Homo erectus* à l'*Homo sapiens* archaïque au Japon<sup>47</sup>. Mentionnons enfin le site de Kami-Takamori (1993), évoqué en introduction, « qui fit d'un seul coup remonter les origines des Japonais à 700 000 ans dans le passé », comme le commentait en 2002 le paléoanthropologue Baba, ainsi que le site de Sôshin fudô-zaka 総進不動坂遺跡 (1998) à Hokkaidô, dont le Centre de recherche sur la culture paléolithique du Tôhoku, qui en dirigeait les fouilles en collaboration avec l'Université internationale de Sapporo (Sapporo kokusai daigaku 札幌国際大学), déclarait en septembre 2000 que les artefacts qui y avaient été découverts « ressemblaient extraordinairement » à ceux découverts à Kami-Takamori<sup>48</sup>, tout s'expliquant donc réciproquement.
- 32 Ces nouvelles découvertes concernaient maintenant le Paléolithique moyen puis, franchissant la barre symbolique des 300 000 ans, le Paléolithique inférieur<sup>49</sup>. Les datations avancées devenaient progressivement de plus en plus anciennes. Dans un même

temps, la troisième série de fouilles à Zazaragi (1981) sembla mettre un terme à la controverse, du fait du grand nombre d'artéfacts qui y avaient été exhumés. Le volume de données fonctionna comme un argument d'autorité positiviste, de par la capacité de celles-ci à « démontrer » en soi la réalité d'un passé ainsi mis à jour. Autrement dit, après 1981, ces données obligèrent les autres archéologues soit à « admettre » ces découvertes, soit, par une réaction de rejet associée à un repli sur ses propres terrains, à ne plus prendre en considération les résultats de ces chercheurs du nord-est du Japon et à ne plus émettre d'avis à leur sujet.

- 33 Les critiques ne cessèrent toutefois à aucun moment. Et Okamura leur répondait avec virulence, comme ce fut le cas en octobre 1985 lors du congrès annuel de l'Association japonaise d'archéologie lorsqu'il rejeta au titre de « discussion interminable et vaine » (*mizukake-ron* 水掛け論) le débat lui-même sur la nature des outils lithiques que son groupe avait découverts. Pourtant, certains, tel Oda Shizuo 小田静夫 (né en 1942), demandèrent en 1986 dans *Jinruigaku zasshi* 人類学雑誌 [La Revue d'anthropologie] : « Pourquoi les découvertes du Paléolithique inférieur ne proviennent-elles que du département de Miyagi ? », tout en pointant des contradictions entre les différents rapports et articles publiés par le groupe Serizawa, Okamura, Kamata ou Fujimura. Au final, Oda dénia toute véracité à leurs découvertes<sup>50</sup>. La même année, le spécialiste du Paléolithique, Inada Takashi 稲田孝司 (né en 1943, alors maître de conférences à l'université d'Okayama, ouest du Japon), remit en cause les chronologies et la terminologie proposées par Serizawa relativement à la transition entre le Paléolithique et la période mésolithique Jōmon ; Inada souligna l'inconsistance des catégories employées par Serizawa<sup>51</sup>. Parallèlement, reprenant en amont la question de l'homme fossile, Baba Hisao publia en 1982 une nouvelle expertise ostéologique de « l'Homme d'Akashi » qu'il considéra être récent et relever en fait de la période Jōmon<sup>52</sup>.
- 34 Un cercle vicieux peut dès lors être identifié, au beau milieu duquel œuvrait Fujimura lorsqu'éclata l'affaire de faux de l'an 2000 : poursuite du passé le plus ancien possible, caractère obsessionnel d'une archéologie paléolithique menée de façon segmentarisée et surtout quasi autonome, refus de débattre lors des congrès annuels de l'Association japonaise d'archéologie – qui n'a pas la capacité institutionnelle pour juger les travaux menés sur le Paléolithique du Tōhoku. À cela s'ajoutait une surenchère locale qui n'était pas sans lien avec la recherche paléolithique menée à l'échelle de l'aire régionale en Extrême-Orient – telle l'effervescence autour du Paléolithique en Corée du Sud<sup>53</sup> dans les années 1980, et, surtout, de la recherche chinoise, comme nous allons le voir. Dans ces conditions, « l'affaire » de novembre 2000 n'est que l'aboutissement d'un long processus, qui traduit des tendances lourdes au sein de la recherche paléolithique.

## Préhistoire, archéologie paléolithique et société au Japon

- 35 Au-delà des éléments relatifs à la cognition nationale déjà évoqués, d'autres facteurs extra-archéologiques et sans lien avec l'idée nationale doivent être précisés. Le poids des régions, la place incontournable des sociétés savantes, l'attitude d'une frange de l'université, qui doit être expliquée, les discours des paléolithiciens chinois, ou encore le rôle des médias constituent autant de vecteurs ayant soutenu cette recherche paléolithique depuis les années 1960. La reconnaissance publique reste, elle, difficile à saisir.

- 36 En premier lieu se pose la question des régions et du régionalisme. Le Tôhoku était comparativement délaissée par les archéologues en général jusqu'aux années 1990 : cette décennie connut une montée d'intérêt pour la période mésolithique Jômon après la découverte de sites d'importance vers Nagano (sud du Tôhoku). Ce regain d'intérêt devint un véritable *boom* lorsque le site de Sannai Maruyama 三内丸山遺跡 (milieu de la période Jômon), déjà connu au moins depuis 1950, fut mis au premier plan après 1995 au titre de « capitale Jômon » du nord-est du Japon<sup>54</sup>. Ainsi, si l'ouest du Japon était au centre des dynamiques protohistoriques puis antiques, le nord-est de l'archipel constituait le centre de peuplement le plus actif durant la période précédente. Ces données, depuis lors scientifiquement démontrées et unanimement admises, montrent comment une utilisation très fine de la publicité put capter l'attention du public et des médias en prenant appui sur le précédent du site Yayoi de Yoshinogari 吉野ヶ里遺跡 dans le sud-ouest du Japon<sup>55</sup>. Dans ce cas aussi, une région périphérique, l'un de ces départements comparativement plus pauvres du Japon et qui sont rarement évoqués, non seulement œuvra à la sauvegarde d'un site archéologique (aspect positif)<sup>56</sup>, mais travailla aussi à la mise en valeur de la région en promouvant l'identité locale (*mura-okoshi undô* 村起し運動), cela en transformant un site archéologique en un site touristique.
- 37 La question de l'identité régionale est aujourd'hui d'autant plus importante au Japon que des politiques de décentralisation et de délégation aux pouvoirs régionaux ont été menées par les tenants « néolibéraux » du Parti libéral démocrate, depuis la seconde moitié des années 1990<sup>57</sup>. L'affaiblissement actuel de l'État-nation, au Japon ou ailleurs, est un facteur central dans le renforcement des régionalismes, qui se concrétise notamment *via* des problématiques identitaires liées à l'archéologie<sup>58</sup>. Dans ce contexte précis, obnubilé par le « modèle » proposé par Sannai Maruyama, le Centre de recherche sur la culture paléolithique du Tôhoku allait pratiquer une forme de surenchère en multipliant les études paléolithiques.
- 38 En second lieu, les sociétés savantes japonaises (*gakkai* 学会), aussi segmentarisées, voire davantage, que le champ lui-même, ont un poids central au niveau local, ce qui influe ensuite sur les discours au niveau national. En effet, elles contrôlent plus ou moins les publications grand public, notamment les manuels scolaires, par le biais des Comités d'éducation locaux (*Kyôiku iinkai* 教育委員会) auxquels elles participent. Car les manuels n'émanent pas nécessairement des historiens et archéologues universitaires. Ces sociétés savantes voient cohabiter universitaires, en général majoritaires – une telle situation n'aurait pas pu se produire dans l'ouest du Japon<sup>59</sup> –, et amateurs. Sauf dans le présent cas, au nord-est du Japon, où les organismes concernés étaient monopolisés par les personnes dudit Centre de recherche et par des archéologues amateurs qui refusaient le « monopole des universitaires autoproclamés »<sup>60</sup>. Les sociétés savantes peuvent devenir ainsi un lieu de débat et de formulation du discours « savant » *extérieur à l'université*. La place et la composition des *gakkai* dans la production du savoir vulgarisé ont eu pour effet que le Centre du Tôhoku était, de façon systémique, coupé des universitaires japonais en général, mais lié à ceux de Miyagi, tout en devenant le cœur actif de production du savoir sur le Paléolithique du nord du Japon. En d'autres termes, le discours sur le Paléolithique du Tôhoku était devenu incontrôlable. Toutes ces causes structurelles et tensions intra-universitaires se sont renforcées réciproquement, ce qui explique par exemple la diffusion, à la fin des années 1990, après le *boom* Sannai Maruyama, des découvertes relatives au Paléolithique inférieur du Tôhoku au sein des manuels scolaires<sup>61</sup> ou autres publications para-universitaires.

- 39 Ces deux points sont liés au travers de la question des financements de la recherche, du fait du rapport et des liens complexes existant entre archéologie publique universitaire d'une part, et, d'autre part, archéologie privée/amateur, qui a dominé cette recherche paléolithique du nord du Japon. En effet, si la surenchère pratiquée par ce groupe du département de Miyagi s'explique par la défense de positions idéologico-scientifiques, dans le cadre de réseaux de fidélités universitaires remontant à Serizawa, elle se comprend aussi par le fait que ce groupe était victime d'une fuite en avant budgétaire. Autrement dit, plus ces personnes, dont le Centre fédérateur était un centre privé, faisaient des découvertes, plus elles recevaient d'argent de la part des pouvoirs locaux et plus les médias les mentionnaient. Et ainsi de suite jusqu'à ce que ce mécanisme s'emballe et que ces petits arrangements avec la « science des origines » conduisent à pratiquer des falsifications de grande ampleur. La contrefaçon délibérée pourrait donc s'expliquer davantage par la quête de gloire locale et d'argent que par des convictions idéologiques fausses, la part de chaque élément étant au final difficile à cerner.
- 40 Néanmoins, comme le montrent les publications universitaires, les personnes du Centre du Tôhoku ont aussi été instrumentalisées au sein d'un autre débat, auquel participaient notamment l'historien médiéviste Amino Yoshihiko et l'archéologue protohistorien Sahara Makoto. La thèse du Paléolithique inférieur apparut dans des collections dirigées par ces universitaires à la fin des années 1990<sup>62</sup>. Ces chercheurs, marqués par les modèles de l'historiographie impériale d'avant-guerre<sup>63</sup> qui posait une césure absolue entre Préhistoire (altérité) et Protohistoire (impériale), cherchaient à démontrer, d'une part, un peuplement japonais antérieur à la Protohistoire afin de critiquer les modèles de type « mythes impériaux » défendus par le Parti libéral démocrate, et, d'autre part, à rapprocher la Préhistoire de l'archipel japonais de celle du Nord-Est asiatique. En ce sens précis, la thèse du Paléolithique inférieur du Tôhoku apparaît aussi comme une survivance des thèses continuistes (Jômon vers Yayoi) des décennies 1950-1970, critiquées dans les années 1980. Sahara et Amino se retrouvèrent ainsi en paradoxaux défenseurs des thèses du Centre de recherche du Tôhoku.
- 41 En outre, la figure d'Okamura servait de réel porte-étendard à ces thèses au sein des publications, avant la mise en avant systématique de Fujimura en 2000<sup>64</sup>. Dans un entretien de 1998 avec le paléoanthropologue Baba, déjà mentionné, Okamura se retrouva dans l'impossibilité d'expliquer l'absence de zones de débitage sur les sites fouillés, c'est-à-dire l'absence de zones où les outils lithiques auraient été fabriqués (laissant nécessairement des traces). Il était alors replacé devant des contradictions pointées depuis les années 1980 et qu'il n'a jamais résolues.
- 42 C'est également au travers d'Okamura que s'est dessiné un lien avec les thèses chinoises de la naissance de l'homme en Chine. Ce rapport est d'ailleurs assez simple : la thèse d'une présence d'*Homo erectus* assez ancienne (600 000 ans) au Japon devait renforcer celle de la naissance de l'Humanité en Chine, en fournissant des données sur ses zones périphériques – dans le cas présent, le Japon. Par exemple, en 1997, un paléolithicien chinois tel que Huang Weiwen 黃慰文 (né en 1937), alors en visite sur le fameux site de Kami-Takamori, déclarait : « L'ancienneté des sites de l'archipel japonais dépassera certainement 600 000 ans. Une grande ancienneté de ces sites viendra renforcer le fait que ceux de Chine datent d'au moins un million d'années, voire dépassent largement le million d'années. Les recherches chinoise et japonaise s'épaulent l'une l'autre comme les deux roues d'un véhicule. La datation proposée pour l'hypothèse d'une diffusion d'*Homo erectus* depuis l'Afrique devra bientôt être révisée. » Cette déclaration a été mise en avant

dans un texte de Sagawa Masatoshi 佐川正敏 (né en 1956), lui-même archéologue à l'Université du Tôhoku, qui était par ailleurs très affirmatif quant à la véracité des découvertes paléolithiques du nord-est du Japon, et qui soulignait les faiblesses de l'hypothèse « occidentale » de la naissance de l'Humanité en Afrique pour mieux mettre en avant les découvertes chinoises. De son côté, Okamura n'hésita pas à rejeter, dans un ouvrage paru le 24 octobre 2000, soit dix jours avant le scoop du journal *Mainichi*, les critiques japonaises ou étrangères à l'encontre de leurs découvertes. Il y défendait lui aussi les découvertes réalisées en Chine, d'une ancienneté affirmée supérieure à deux millions d'années pour certains sites, les deux « corpus » s'autovalidant l'un l'autre<sup>65</sup>. Ces résultats chinois n'étaient et ne sont reconnus par aucun archéologue étranger, y compris japonais, si ce n'est ceux de ce groupe du Tôhoku à cette époque.

- 43 Enfin se pose la question du rôle des médias dans la mise en avant de ces découvertes et dans leur publicité outrancière. Ce problème pourrait d'ailleurs être souligné pour de nombreux pays, y compris en France où la presse n'hésite pas à mettre en avant les thèses les plus polémiques, voire des travaux non reconnus par les universitaires<sup>66</sup>, en suivant ce qu'il convient d'appeler une logique des tirages. C'est aussi ce que suggèrent ces découvertes réalisées à Miyagi, à propos desquelles les journaux ont « monté une affaire » en 2000 tout comme ils avaient rendu populaires ces « découvertes » auparavant, en passant d'un extrême à un autre tout en restant au sein de la même logique du scoop<sup>67</sup>.
- 44 Car l'existence d'un Paléolithique inférieur tel que le proposait le Centre de recherche sur la culture paléolithique du Tôhoku ne convainquait plus les archéologues, pour peu que cela eût jamais été le cas, après les découvertes réalisées à Kami-Takamori en 1993. Si l'on considère les outils ou bien les sites concernés (par exemple Sôshin fudô-zaka, susmentionné, qui est aujourd'hui considéré comme ayant été intégralement falsifié), les hominidés présentés par Okamura, Fujimura ou Kamata pourraient être qualifiés de « super *Homo erectus* ». Les outils et l'habitat identifiés étaient en réalité mésolithiques : il s'agissait d'outillage de la période Jômon (c'est-à-dire de moins de 10 000 ans avant notre ère), présenté comme une industrie paléolithique. Cela avait horrifié certains (autres) archéologues qui avaient assisté à des expositions organisées par ce Centre. L'aberration consistait dans ce simple constat d'une impossibilité biomécanique (la forme des mains) pour *Homo erectus* de fabriquer de tels outils ou bâtiments. La disposition surréaliste des artefacts (dispositions en « U », en « T », etc.), dont Okamura estima qu'elle avait un sens métaphysique<sup>68</sup>, mais qui souleva de nombreuses interrogations dans les années 1990, relevait du même type d'impossibilités surprenantes. Et pourtant, tout comme dans le cas du montage « ridicule » de Piltdown (mâchoire de singe sur un crâne humain, objets disposés de façon chaotique), le « super *Homo erectus* » du Tôhoku a fasciné, peut-être dans ce qu'il avait de fabuleux au sens premier.

## En conclusion

- 45 À la recherche d'une identité nationale et régionale toujours plus ancienne dans le passé, tout en participant de tensions intra-universitaires remontant aux années 1960, le groupe de chercheurs et d'archéologues amateurs centré autour de Serizawa, Okamura ou Fujimura, en est venu dans les années 1970-1990 à falsifier des sites et des outils paléolithiques dans le département de Miyagi. Dans une surenchère de datation, ils ont inventé des sites sans équivalents dans le monde, provoquant l'incrédulité du milieu archéologique japonais et étranger (chinois excepté), tout en bénéficiant d'un puissant

soutien de la part des intérêts locaux et des médias, jusqu'à l'explosion de « l'affaire » des faux en 2000.

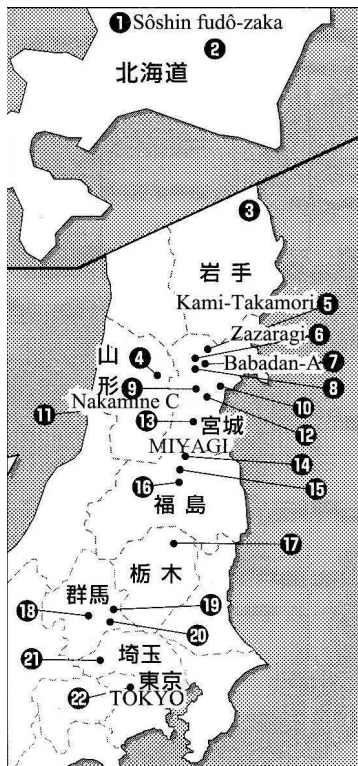
- 46 Peu de critiques ouvertes des « découvertes du Paléolithique inférieur du Tôhoku » ont été émises par les universitaires, malgré l'expression de nombreux doutes. Dans une telle configuration, il ne semble exister aucune option entre le mutisme absolu et la critique virulente. C'est cette seconde option qu'a choisie Takeoka Toshiki, soutenu par le paléoanthropologue Baba Hisao relayé par les autres archéologues qui l'ont soutenu afin qu'il examinât les collections du Centre du Tôhoku <sup>69</sup>. On pourrait se demander pourquoi Baba n'a pas pris la parole plus tôt <sup>70</sup> ; mais il est vrai que, de façon générale, les universitaires rechignent à critiquer ouvertement même un travail tout à fait douteux. La façon dont l'affaire se termina montre sans équivoque que pour faire consensus il a fallu que *l'acte de falsification soit filmé* de façon à provoquer ainsi un « électrochoc » général bien au-delà du monde de l'archéologie.
- 47 Comme cela a été noté, l'affaire qui s'est déclenchée fin 2000 a donné lieu à de nombreux ouvrages et articles dès 2001 <sup>71</sup>, puis à des rapports de l'Association japonaise d'archéologie. Cette affaire a vu aussi, au travers des médias ou du Centre du Tôhoku, la quasi-totalité du discours se resserrer autour de Fujimura, épouvantail bien pratique dont des analyses psychologiques ont même été proposées <sup>72</sup>. Pourtant, il est impossible de discuter de cette affaire sans se pencher sur l'histoire de la recherche paléolithique et sur la question de l'homme fossile au Japon. L'histoire de ces deux questions a été notamment liée à une velléité de recherche d'origines nationales toujours plus en arrière dans le passé, comme cela a pu être le cas en Europe occidentale, dans le contexte particulier de l'après-décolonisation en 1945. Ainsi est-on passé d'un paradigme à un autre : de la négation de l'existence même du Paléolithique sur le sol de l'archipel à la réhabilitation après 1948-1949 de l'idée d'une continuité biologique entre Paléolithique « national » et population japonaise.
- 48 Ces thèses développées dans les années 1950-1960 ont été remises en question au milieu des années 1980 sans que, toutefois, le Paléolithique ne soit abordé. C'est même l'inverse qui s'est produit, selon un curieux décalage, qui ne peut être expliqué que par des éléments structurels liés à la segmentarisation périodico-régionale de la recherche archéologique et surtout au poids des sociétés savantes. La question des attentes des nouveaux régionalismes doit aussi être considérée dans toute son ampleur. Ces éléments ont bénéficié au Centre de recherche sur la culture paléolithique du Tôhoku qui a pu, jusqu'en 2000, fonctionner comme un électron libre.
- 49 C'est en effet grâce à divers éléments extra-archéologiques que le Centre de recherche du Tôhoku a pu produire son discours. Okamura ou Kamata, alors directeur du Centre, peuvent-ils réellement, compte tenu de leur rôle historique dans la recherche paléolithique du nord-est du Japon, rejeter toute la responsabilité sur une seule personne, comme ils l'ont fait depuis 2000 ? Le cas d'Okamura, qui continue aujourd'hui à publier, semble particulièrement problématique. Fujimura n'a presque rien écrit et l'on peut considérer qu'en réalité il a fourni, sous l'aile d'Okamura, les preuves attendues par Serizawa pour démontrer les thèses de ce dernier, thèses qui avaient valu une mutation à Serizawa en 1963. Il convient donc d'embrasser dans son ensemble l'histoire de la recherche paléolithique pour en comprendre les problèmes. Loin d'être éloigné de ces débats, Serizawa figurait encore comme « caution scientifique » en octobre 1999 lors d'un colloque organisé en son nom par le Centre du Tôhoku. Un soin particulier était



également accordé à la reconnaissance internationale de ces découvertes, puisque des archéologues étrangers étaient attendus pour le Congrès de novembre 2000.

- 50 La situation s'est maintenant complètement inversée, puisqu'après le rapport final produit par l'Association japonaise d'archéologie en 2003, Harunari Hideji 春成秀爾 (né en 1942), qui a participé à la Commission d'enquête de 2000-2003, estime même qu'il faudrait reprendre à zéro la recherche paléolithique au Japon<sup>73</sup>. L'affaire des faux paléolithiques de 2000 est considérée, et à juste titre, comme le symptôme de problèmes au sein de la recherche paléolithique. Elle ne doit cependant pas masquer la masse des travaux de qualité en archéologie au Japon, tout comme c'est le cas pour l'Homme de Piltdown malgré la gravité de ce faux. Le Paléolithique inférieur du nord du Japon n'avait été reconnu que récemment (1981 ? 1986 ? 1993 ?) pour être rejeté peu après. Cette affaire met finalement surtout en lumière la forte indépendance des sociétés de recherche japonaises, qui permit au discours sur le Paléolithique inférieur de Miyagi de se déployer librement, et de fasciner parce qu'il répondait à des attentes sociales, sans cependant jamais faire « consensus ».

Sites concernés par les faux, dans Tachibana Takashi, 2001, *op. cit.*, p. 5.



## NOTES

1. Pierre Fournier, « Piltdown (L'homme de) », in Patrick Tort (dir.), *Dictionnaire du Darwinisme et de l'Évolution*, Paris, PUF, 1996, vol. 3, p. 3447-8.

2. Conformément à l'usage dans le monde sinisé, le nom est noté avant le prénom. Au moment où se déroulaient ces faits, Fujimura Shin. ichi (né en 1950) était vice-directeur du Centre de recherche sur la culture paléolithique du Tôhoku et responsable de l'étude du site de Kami-Takamori. L'auteur remercie Laurent Nespoulous et Pierre F. Souyri pour leurs précieuses remarques lors de la rédaction de cet article.

3. Ont notamment été concernés des articles et rapports publiés entre 1978 et 2000 dans vingt-deux numéros de la revue *Nihon kôkogaku nenpô* et dans un numéro de *Nihon kôkogaku*, dans la publication commémorative *Nihon kôkogaku kyôkai sôritsu 50 shûnen kinen kôenkai* de 1998 ou encore les publications de congrès telles que *Nihon kôkogaku kyôkai sôkai kenkyû happyô yôshi*, *Taikai hôkoku* et *Shiryô-shû*.

4. Ce point a été rappelé dans Takeoka Toshiki, « Kyû-sekki jidai netsuzô 'kami no te'dake ga warui no ka » [L'affaire de la falsification paléolithique : « la main divine » est-elle seule en tort ? ], *Bungei shunjû*, 5 (2003), p. 353-358. Cette information était par ailleurs déjà largement connue des archéologues.

5. Cf. par exemple : Sakano Tôru, *Teikoku Nihon to jinruigakusha* [L'Empire du Japon et les anthropologues], Tôkyô, Keisô shobô, 2005, chap. 2 ; Arnaud Nanta, *Débat sur les origines du peuplement de l'archipel japonais dans l'anthropologie et l'archéologie (décennie 1870 - décennie 1990)*, thèse de doctorat, Université Paris Diderot-Paris 7, UFR GHSS, 4 vol., 2004 ; Laurent Nespoulous, « Évolution de l'archéologie des tertres protohistoriques, de la Restauration impériale à la fin des années 1930 », *Ebisu - études japonaises*, 32 (2004), p. 3-24 ; Arnaud Nanta, « Débats autour des fouilles archéologiques à Ôsaka, 1917-1920 », *Ebisu - études japonaises*, 32 (2004), p. 25-63 ; Tsunoda Bun. ei, *Kôkogaku Kyôto gakuha* [Archéologie : L'École de Kyôto], Tôkyô, Yûzankaku, 1994, édition révisée en 1997 ; Oguma Eiji, *Tan. itsu minzoku shinwa no kigen* [Aux origines du mythe du peuple homogène], Tôkyô, Shin. yôsha, 1995 ; Terada Kazuo, *Nihon no jinruigaku* [L'anthropologie au Japon], Tôkyô, Shisaku sha, 1975 ; Saitô Tadashi, *Nihon kôkogaku shi* [Histoire de l'archéologie japonaise], Tôkyô, Yoshikawa Kôbunkan, 1974 ; Kiyono Kenji, *Nihon no jinruigaku kôkogaku shi* [Histoire de l'anthropologie et de l'archéologie japonaises], 2 vol., Tôkyô, Iwanami shoten, 1954, 1955 ; Kiyono Kenji, *Nihon jinshu ron hensen shi* [Histoire des débats sur le peuplement japonais], Tôkyô, Koyama shoten, 1944 ; voir aussi les références en notes en *infra*.

6. Alain Schnapp, *La Conquête du passé*, Paris, éd. Carré, 1993. Sur la période moderne, voir Stephen J. Gould, *Aux racines du temps. Mythes et métaphores autour du temps géologique*, Paris, Le Livre de Poche, 1987, 1990.

7. Le Japon vit alors la constitution de réseaux de lettrés s'interrogeant sur des artefacts relevant d'un passé indéterminé. Arnaud Nanta, « L'altérité aïnoue dans le Japon moderne (années 1880-1900) », *Annales HSS*, LXI-1 (2006), p. 247-273 ; Laurent Nespoulous, « Des Empereurs et des Tombes. Une archéologie de l'archéologie protohistorique japonaise à l'époque d'Edo », *Ebisu - études japonaises*, 30 (2003), p. 87-122.

8. Gustaf Kossinna, *Die deutsche Vorgeschichte, eine hervorragend nationale Wissenschaft* [La Préhistoire allemande, le plus national des savoirs], Leipzig, Curt Kabitzsch Verlag, 1912. Jean-Paul Demoule, « Destin et usage des Indo-européens », *Mauvais temps*, 5 (1999) (<<http://www.anti-rev.org/textes/Demoule99a/>>) et « La responsabilité des archéologues dans la construction des nationalismes modernes », *Raison Présente*, n° 142 (2002), p. 15-30.

9. Cf. le travail précurseur de Léon Poliakov sur la France, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre : *Le Mythe aryen. Essai sur les sources et les racines du nationalisme*, Paris, Calmann-Lévy, 1971, réédité en 1994.

10. Après avoir été précédé par un mouvement de « celtomanie » tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. Voir par exemple Claude Blanckaert, « Les Gaulois au Muséum : Savoirs naturalistes et principe des nationalistes à l'époque romantique », *Revue d'histoire des sciences*, LI-5 (1999), p. 457-505.

11. Ève Gran-Aymerich, « Archéologie et Préhistoire : les effets d'une révolution », in Éric Perrin-Samindayar (dir.), *Rêver l'archéologie au XIX<sup>e</sup> siècle : de la science à l'imaginaire*, Saint-Étienne, Presses

de l'Université de Saint-Étienne, 2001, p. 17-46 ; Noël Coye, *La Préhistoire en parole et en acte. Méthodes et enjeux de la pratique archéologique*, Paris, L'Harmattan, 1997.

12. Sur l'archéologie de ces périodes, voir en français : Laurent Nespoulous, *Une histoire de la Protohistoire japonaise*, thèse de doctorat, INALCO, 2 vol., 2007 ; Jean-Paul Demoule et Pierre F. Souyri (dir.), *Archéologie et patrimoine au Japon*, Paris, MSH, 2008. Cf. aussi *infra*, note 43.

13. De ce point de vue, l'archéologie allemande, qui mit très tôt en avant une continuité du peuplement depuis la Préhistoire, en s'appuyant sur des continuités céramiques, est une exception. L'opinion de Paul Broca (1824-1880), représentative, est ici éclairante. Celui-ci affirmait en 1859 qu'il n'avait « aucun doute sur l'infériorité des races primitives de l'Europe », en expliquant : « Ces races ont disparu, détruites ou chassées par d'autres races : c'est un caractère relatif d'infériorité ». Cité par Claude Blanckaert, « L'anthropologie personnifiée », préface à la réédition de Paul Broca, *Mémoires d'anthropologie*, 1871, Paris, éd. Laplace, 1989, p. XII. Voir aussi Albert Ducros et Jacqueline Ducros (dir.), *L'Homme préhistorique*, Paris, L'Harmattan, 2000.

14. Voir par exemple Jean Guilaine, « Un demi-siècle de recherches françaises en archéologie néolithique (1955-2000) », *Revue pour l'histoire du CNRS*, 8 (2003) (<<http://histoire-cnrs.revues.org>>). Jean Guilaine y soulignait nettement la distinction entre Préhistoire et Protohistoire.

15. Cf. *infra*, partie 4.

16. La période Jômon (-10 000 à -300) est rarement définie de la sorte au Japon, où elle a même été rattachée au Néolithique dans un sens littéral (« âge de la pierre »), et non dans l'acception de Gordon Childe (1892-1957) comme processus de formation des sociétés agraires (néolithisation). La période Jômon est en outre extrêmement hétérogène dans le temps et dans l'espace. Cf. Jean-Paul Demoule et Pierre F. Souyri (dir.), *Archéologie et patrimoine au Japon*, *op. cit.* ; Laurent Nespoulous, *Une histoire de la Protohistoire japonaise*, *op. cit.*

17. Cf. *infra*, partie 4.

18. Nathalie Richard (dir.), *L'Invention de la Préhistoire. Une anthologie*, Paris, Press Pocket, 1992 ; Stephen J. Gould, *Aux racines du temps*, *op. cit.*

19. Cf. *supra*, note 5.

20. Le Yayoi n'était alors pas bien distingué de la période Kofun, l'ensemble étant pensé comme un bloc. L'archéologue Kobayashi Yukio 小林行雄 (1911-1989) critiqua cette indistinction dans les années 1950, mais l'archéologie protohistorique est revenue sur ce point depuis les années 1980 en estimant qu'il existait bien une dynamique sociétale commune entre les périodes Yayoi et Kofun ; ce qui pose par ailleurs problème pour leur définition en tant que périodes.

21. *Homo erectus* n'est qu'une réalité statistique : à ce jour aucun squelette complet n'a pu être retrouvé. Franz Weidenreich, issu de l'école d'anthropologie physique allemande, qui avait fui son pays, avait dressé de là l'hypothèse dite du « développement multi-régional » (*Multiregional Development/Evolution Hypothesis*). Cette hypothèse, aujourd'hui centrale en Asie Orientale, notamment au sein de l'« archéologie nationale » chinoise, suppose que différentes « races » auraient émergé, puis évolué de façon parallèle à partir d'une souche commune mais déjà différenciée d'*Homo erectus*. Cette thèse, qui suppose un processus de « raciation » antérieur à l'apparition d'*Homo sapiens*, s'oppose à celle d'une différenciation en « grandes races humaines » à partir d'une unique lignée d'*Homo erectus* devenue *Homo sapiens* archaïque (ceux-ci sont aujourd'hui distingués comme Néandertaliens, d'espèce différente) puis *Homo sapiens sapiens* (en Afrique, ou bien après le *Out of Africa*), de même qu'elle s'oppose potentiellement à l'idée même de l'origine de l'Homme en Afrique. Cf. la partie 4 de cet article.

22. Voir l'article de Noël Coye sur les tensions archéologiques entre France et Allemagne à la veille de la première guerre mondiale : « Humanité et pots cassés. La tentative céramologique des préhistoriens français (1900-1918) », in Claude Blanckaert (dir.), *Les Politiques de l'anthropologie. Discours et pratiques en France (1860-1940)*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 231-267.

23. Makiyama expliquait en 1983 (soit deux ans après la troisième série de fouilles à Zazaragi, décrite plus bas) : « Pour Naora, la recherche de matériaux [archéologiques] était un passe-temps. [...] Nous l'estimions même beaucoup. Mais je dois dire qu'avec cette affaire, on a été dégoûté. C'était exactement comme pour Piltdown, vous voyez ? ». Makiyama Jirô, entretien avec Katada Nao 堅田直 dans « Ichigen kigen-ron to ruikai tahatsu to » [Monophylétisme et développement pluriel], *Kihô Tezuka-yama daigaku*, Tezuka-yama, 17 (1983), p. 2-3. Cf. aussi Arnaud Nanta, *Débats sur les origines du peuplement...*, op. cit., chap. V-2 « L'*Homo erectus* d'Akashi », p. 614-644 ; Harunari Hideji (dir.), *Naora-san no Akashi jidai, tegami de tsuzuru* [La correspondance de Naora du temps où il était à Akashi], Tôkyô, Roku.ichi shobô, 2000 ; ainsi qu'en *supra*, note 5.
24. Marcellin Boule, *Les Hommes fossiles*, Paris, Masson, 1921, p. 157-175. Sur l'affaire Piltdown et les critiques de Vallois, cf. Pierre Fournier, « Piltdown (L'homme de) », art. cit. Néanmoins, tant Boule que Vallois nuancèrent par la suite leurs doutes et critiques, face à de nouvelles découvertes britanniques.
25. Cette thèse surprenante a été défendue par Stephen Jay Gould dans *Le Pouce du Panda* (Grasset, 1980, 1982, chapitre 10 : « L'affaire de Piltdown revue et corrigée »). Stephen J. Gould est même allé jusqu'à affirmer que le paléoanthropologue Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955) aurait été mêlé à l'affaire (p. 129 sq.).
26. Cf. *supra*, partie 1.
27. Aizawa Tadahiro, « Iwajuku » no hakken [La découverte d'« Iwajuku »], Tôkyô, Kôdansha, 1949, notamment p. 192-212.
28. L'Université Meiji est l'une des plus réputées en archéologie à Tôkyô, bien que les institutions les plus importantes soient à Kyôto et à Ôsaka, de par le poids des sites protohistoriques et antiques de l'Ouest du Japon. Sur Serizawa : Serizawa Chôsuke sensei tsuitô ronbunshû kankôkai (dir.), *Serizawa Chôsuke sensei tsuitô kôko minzoku rekishigaku ronsô* [Mélanges en archéologie, ethnologie et histoire dédiés au professeur Serizawa Chôsuke], Tôkyô, Roku.ichi shobô, 2008.
29. Ce site, découvert en 1943 dans le département de Shizuoka lors de travaux de construction, fut désigné pour des fouilles de sauvetage, puis fouillé après la guerre. Sugihara venait d'être nommé maître de conférences dans son université, et ces fouilles le propulsèrent professeur en 1953.
30. Voir les dates de décès des chercheurs susmentionnés, en partie 2.
31. Thomas Kuhn, *La Structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1983 (éd. rév. de celle de 1970).
32. À la différence de la France, en guerre de façon continue de 1945 à 1962 pour tenter de préserver son empire colonial, dans le cas du Japon, la décolonisation s'est superposée avec la fin de la seconde guerre mondiale.
33. Benedict Anderson, *L'Imaginaire national*, Paris, La Découverte, 1993 (éd. rév. 1991). Une bonne illustration pour la France en serait par exemple Fernand Braudel, *L'Identité de la France*, vol. I, Paris, Flammarion, 1986, 1990. Ce dernier y écrivait à propos de la France que « les jeux biologiques sont déjà conclus à la fin du Néolithique, [...] les mélanges ethniques sont en place, et y demeureront » (p. 66-67). L'absence quasi totale de l'empire colonial français dans *Les Lieux de mémoire*, publié sous la direction de Pierre Nora à partir du milieu des années 1980, devrait également être interrogée sous cet angle.
34. Concernant l'extrême-droite japonaise, celle-ci n'est « nationaliste » qu'au sens maurrassien du terme, puisqu'elle est en réalité monarchiste, *de facto* pro-impériale. Cela amena notamment, dans les années 1970, le ministère de l'Éducation à demander la suppression des mentions à la Préhistoire lors des procès sur les manuels d'histoire, et à exiger que ceux-ci débutent par les mythes impériaux. Ce n'est que dans les années 1990 qu'une partie de cette mouvance a saisi l'intérêt d'utiliser les discours sur la Préhistoire, pour laquelle elle n'éprouvait jusque-là que du dédain. De la même façon, sous la III<sup>e</sup> République, se poser comme « Gaulois » signifiait aussi un positionnement populaire, en opposition aux anciens aristocrates, censés descendre des Francs.

35. Cf. Grahame Clark, « The Invasion Hypothesis in British Archaeology », *Antiquity*, XL-159 (1966), p. 172-189 ; ainsi que la réponse de Charles Francis Christopher Hawkes, « British Prehistory : The Invasion Hypothesis », *Antiquity*, XL-160 (1966), p. 297-299.
36. La Société d'anthropologie de Tôkyô (Tôkyô jinruigakkai ; société nationale) est devenue Société japonaise d'anthropologie (Nihon jinruigakkai) en 1940.
37. Hasebe Kotondo, « Akashi-shi fukin Nishi-Yagi saishinsei zenki taiseki shutsudo jinrui yôkotsu (sekkô-gata) no genshisei ni tsuite » [Au sujet du caractère primitif du bassin humain (moule en plâtre) découvert dans la couche du pléistocène inférieur de Nishi-Yagi, à proximité de la ville d'Akashi], *Jinruigaku zasshi*, LX-1 (1948), p. 32-37 ; voir aussi la note suivante.
38. Arnaud Nanta, « Physical Anthropology and the Reconstruction of Japanese Identity in Postcolonial Japan », *Social Science Japan Journal*, Oxford University, XI-1 (2008), p. 29-47.
39. Cf. les notes 33 et 34, ainsi que la partie 2 de cet article.
40. Voir par exemple Arnaud Nanta, « Torii Ryûzô : terrains et discours d'un anthropologue et archéologue japonais du début du xx<sup>e</sup> siècle », *Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 2010, à paraître, et « Savoirs et colonies : l'archéologie et l'anthropologie japonaises en Corée », in Jean-Jacques Tschudin et Claude Hamon (dir.), *La Société japonaise devant la montée du militarisme*, Paris, Philippe Picquier, 2007, p. 21-31 ; Sakano Tôru, *Teikoku Nihon to jinruigakusha*, op. cit.
41. L'avancée de la recherche sur les couches de cendres volcaniques fut exposée dès cette époque par Serizawa lui-même : Serizawa Chôsuke, « Kyû-sekki jidai no sho mondai » [L'ensemble des problèmes concernant le Paléolithique], in *Iwanami kôza - Nihon rekishi* [Cours Iwanami sur l'histoire du Japon], éd. de 1962-63, xxvvol., Iwanami shoten, vol. I, p. 77-107, notamment p. 86-91. Nous revenons sur Serizawa plus loin.
42. En outre, deux grandes strates sont distinguées au sein de la couche de cendres volcaniques : la strate supérieure appelée strate Asami 阿佐見層, et la strate inférieure correspondant à Iwajuku.
43. Avec les trois collections en trente volumes sur les cultures Jômon, Yayoi et Kofun, publiées entre 1981 et 1998.
44. Fujimori Eiichi, *Kyû-sekki no karyûdo* [Les chasseurs du Paléolithique], Tôkyô, Gakusei-sha, 1965, p. 157
45. Maringer, John, « Palæolithic Period in Japan », *Man*, LIII-1 (1953), p. 21-23.
46. Les plus anciens sont datés d'environ 18 000 ans. L'expertise fut alors réalisée par Suzuki Hisashi.
47. Après 1949 et la découverte d'Iwajuku, les archéologues japonais tel Sugihara, considérant que l'on ne pouvait avancer aucune donnée fiable pour au-delà de 30 000 ans, avaient distingué un Paléolithique supérieur (*kôki kyû-sekki jidai* 後期旧石器時代) et un Paléolithique inférieur (*zenki kyû-sekki jidai* 前期旧石器時代). C'est autour de Serizawa, après 1976-1981, que l'on a avancé une période allant entre 30 000 et 200 ou 300 000 en tant que Paléolithique moyen (*chûki kyû-sekki jidai* 中期旧石器時代) pour le Japon.
48. Sugihara Sôsuke, « Sugihara's hypothesis o yabutte hoshii », *Kôkogaku jânaru* [Le Journal d'archéologie], 88 (mai 1967) ; voir aussi Sugihara Sôsuke sensei o shinobu kai (dir.), *Kôkogakusha*, *Sugihara Sôsuke* [L'archéologue Sugihara Sôsuke], Tôkyô, Yoshikawa Kôbunkan, 1984.
49. *Kôkogakusha*, *Sugihara Sôsuke*, 1984, op. cit., p. 42.
50. Takeoka Toshiki, « Kyû-sekki jidai netsuzô 'kami no te'dake ga warui no ka », art.cit., p. 356.
51. Notons que Okamura est originaire de cette région.
52. Tôhoku daigaku maisô bunkazai chôsa iinkai (dir.), *Tôhoku daigaku maisô bunkazai chôsa nenpô* [Bulletin d'enquête sur la culture enfouie, Université du Tôhoku], Tôhoku daigaku, 2 (1987).
53. Baba Hisao, Takeoka Toshiki, Oku Takenori, « Kyû-sekki netsuzô de kôkogaku no magariado » [Le tournant de l'archéologie (japonaise) avec la falsification des outils paléolithiques], *Bungei shunjû*, août 2002, p. 134-142.

54. « Sôshin fudô-zaka iseki to wa » [Qu'est-ce que le site de Sôshin fudô-zaka ?], *Yomiuri shimbun*, 6 octobre 2000.
55. Cf. note 47.
56. Oda Shizuo, Charles Keally, « A critical Look at the Palæolithic and “Lower Palæolithic” Research in Miyagi Prefecture », *Jinruigaku zasshi*, XCIV-3 (1986), p. 325-361.
57. Inada Takashi, « Jômon bunka no keisei » [La formation de la culture Jômon], in Kondô Yoshirô et al. (dir.), *Iwanami Kôza - Nihon kôkogaku* [Cours Iwanami sur l'archéologie du Japon], vol. 6 : *Henka to kakki* [Changements et révolutions], Tôkyô, Iwanami shoten, 1986, p. 65-117, notamment p. 67-72.
58. Baba Hisao, Endô Banri, « Morphological Investigation of Innominate Bones from Pleistocene in Japan with Special Reference to the Akashi Man », *Jinruigaku zasshi*, XC-10 (1982), p. 27-52. Cette contre-expertise déclencha un débat qui dura jusqu'en 1984 et donna finalement raison à Baba.
59. Le Paléolithique supérieur a été mis en évidence en République de Corée après 1962-1963, notamment autour du site de Kongju sôkchangni, fouillé entre 1964 et 1972.
60. Cela a changé depuis concernant la période Jômon ; cela reste vrai pour la Protohistoire pour laquelle tous les sites majeurs sont situés dans l'ouest et dans le centre du Japon. Cela amène de facto la recherche japonaise à se concentrer sur ces régions, comme on l'a noté.
61. Ce point a déjà été mis en avant par Pierre F. Souyri dans *Le Monde* : « Les succès et les dérives de l'archéologie de l'archipel », *Le Monde*, 20 janvier 2001, p. 26.
62. Okada Yasuhiro, « Le site Jômon de Sannai Maruyama », in Jean-Paul Demoule et Pierre F. Souyri, *Archéologie et patrimoine au Japon*, op. cit., p. 133-138. Cet article, bien qu'informatif, montre via son auteur le lien entre un certain militantisme et la protection des sites.
63. Inada Takashi, « Lois, administrations et mouvements pour la protection des sites archéologiques au Japon », in Jean-Paul Demoule et Pierre F. Souyri, *Archéologie et patrimoine au Japon*, op. cit., p. 119-132, notamment p. 121-122. La victoire du Parti démocrate aux élections législatives d'août 2009 modifiera peut-être ces politiques, mais il serait hasardeux de se tenter à des pronostics de moyen terme quant à ses effets régionaux. Le présent article s'en tient à la situation de facto prévalente, résultat des politiques de ces vingt-cinq dernières années.
64. Les rapports de fouilles rendus par Fujimura – qui n'a jamais publié d'articles scientifiques – montrent par ailleurs qu'il s'adaptait à la demande ou aux attentes locales, selon l'avis de Laurent Nespoulous qui a analysé lesdits rapports.
65. Nous avons déjà évoqué les critiques émanant de Kyôto ou d'Okayama (ouest du Japon), où travaillent divers spécialistes reconnus du Paléolithique (de l'ouest du Japon), tel Inada Takashi.
66. La France a connu le même type de discours autour de la loi du 23 février 2005 sur le rôle positif de la colonisation française. Ces discours émanent en général de personnes prises à partie dans ces débats, mais refusant de démontrer le bien-fondé de leur position de façon argumentée et scientifique.
67. Parfois d'ailleurs avec une terminologie qui n'était plus usitée par les archéologues en général.
68. Amino Yoshihiko (dir.), *Nihon no rekishi* [Histoire du Japon], Tôkyô, Kôdansha, xxvi vols., vol. I par Okamura Michio, *Jômon no seikatsu shi. Kyû-sekki jidai - Jômon jidai* [Étude de la vie au Jômon : depuis le Paléolithique jusqu'à la période Jômon], Tôkyô, Kôdansha, 2000 (ce volume a été retiré de la vente fin 2000, mais une nouvelle version réécrite en 2002 a été publiée avec de nombreux rectificatifs) ; Sahara Makoto et Tanaka Migaku (dir.), *Kodai-shi no ronten* [Points de débat en histoire ancienne], vol. VI : *Nihonjin no kigen to chiikisei* [Les origines des Japonais et les caractères régionaux], Tôkyô, Shôgakukan, 1999 ; Amino et al. (dir.), *Nihon no kôkogaku*, vol. I : *Kyû-sekki jidai no kôkogaku* [L'archéologie du Paléolithique], Tôkyô, Gakusei-sha, 1998.
69. Cf. supra, parties 1 et 2.
70. Amino et al. (dir.), *Kyû-sekki jidai no kôkogaku*, op. cit., p. 92.

71. Voir par exemple Lothar von Falkenhausen, « On the historiographical orientation of Chinese archaeology », *Antiquity*, LXVII-257 (1993), p. 839-849.

72. Sagawa Masatoshi, « Kôko shiryô kara mita Nihonjin no kigen » [Les origines des Japonais considérées depuis les données archéologiques], in Sahara et Tanaka (dir.), *Nihonjin no kigen to chiikisei*, *op. cit.*, p. 72-84, p. 78. Notons au passage la bonne entente entre ces chercheurs chinois et japonais. Quoi que l'on puisse lire par ailleurs, les relations universitaires entre ces deux pays ont toujours été bonnes, même dans des cas comme celui-ci.

73. Okamura, in Amino (dir.), *Nihon no rekishi*, vol. I : *Jômon no seikatsu shi. Kyû-sekki jidai - Jômon jidai*, 2000, *op. cit.*, p. 44-49.

## RÉSUMÉS

Fin 2000, une affaire de faux archéologiques sans précédents éclata au Japon à propos du Paléolithique inférieur de l'archipel. Cette affaire de falsification remit en cause près de vingt-cinq années de travaux, ainsi que l'idée d'une présence humaine « japonaise » remontant à 600 000 ans dans le passé. L'enquête menée par l'Association japonaise d'archéologie montra que Fujimura Shin. ichi, vice-directeur du Centre de recherche sur la culture paléolithique du Tôhoku au moment des faits, avait réalisé des truffages systématiques depuis 1976, voire intégralement falsifié certains sites.

Pour autant, une analyse visant à comprendre les causes profondes, les motivations et la dynamique de cette affaire de faux ne pourrait se limiter à un seul homme. Le présent article réfléchit tout d'abord sur la place et le rôle de « l'archéologie nationale » au sein des États-nations modernes, puis retrace l'histoire de la recherche paléolithique et de l'homme fossile dans le Japon du premier xx<sup>e</sup> siècle. La « naissance » du Paléolithique japonais après 1949 et le développement d'une recherche autonome dans le nord-est de l'archipel à partir des années 1960 sont ensuite présentés. Cette recherche du Nord-Est se développa de façon antagoniste avec le reste de l'archéologie japonaise, davantage portée sur la Protohistoire. Nous réfléchissons enfin au poids d'autres facteurs, tels que les financements de la recherche, la relation ambiguë que ce Centre entretenait avec la recherche paléolithique chinoise, ou encore le rôle des médias.

At the end of 2000, an unprecedented story of archaeological fakes related to the archipelago's Lower Paleolithic era came out in Japan. It called into question nearly 25 years of academic research as well as the idea that a "Japanese presence" could be traced back 600,000 years. The survey, carried out by the Japanese Archaeology Association, provided some evidence that Fujimura Shin. ichi, the deputy director of the Tôhoku Paleolithic Culture Research Center, had systematically – if not integrally – falsified some archaeological sites since 1976.

This being said, an analysis aiming at understanding the deep causes, the motivations, and the very dynamics of such a forgery cannot be limited to a single man. After an initial exploration of the status and the role of "national archaeology" within modern nation-states, the article provides an account of the history of paleolithic and fossil man research in Japan during the first part of the 20th century. The "birth" of a Japanese Paleolithic period after 1949 and the development, from the 1960s onwards, of independent research in the northeastern part of the archipelago are also introduced. Such research developed antagonistically to mainstream Japanese archaeology, which was also concerned with protohistory. Finally, the article considers

the impact of other parameters, such as the funding of research, the ambiguous relationship between the afore-mentioned center, Chinese paleolithic research, and the role of the media.

## AUTEUR

### ARNAUD NANTA

Arnaud Nanta, chargé de recherche au CNRS, étudie l'histoire de l'archéologie, de l'anthropologie et des études historiques dans le Japon moderne et contemporain ainsi que l'histoire de la colonisation japonaise moderne. Il a publié : « Le Japon face à son passé colonial », in Olivier Dard et Daniel Lefeuvre (dir.), *L'Europe face à son passé colonial*, Paris, Riveneuve, 2008, p. 129-146 ; « Physical Anthropology and the Reconstruction of Japanese Identity in Postcolonial Japan », *Social Science Japan Journal*, Oxford, Oxford University Press, 11-1, 2008, p. 29-47. URL: <http://crj.ehess.fr/document.php?id=315>